

Paris, le 13/12

Cher Monsieur Eric Pintus,

Je ne vous connaissais pas et je suis venu, un samedi soir, à Lille, vous voir « oraliser » quelques-unes de mes nouvelles, pendant qu'à côté de vous, un autre Erich, lui, les « contrebassait ».

Je dois avouer, et même pas sous la torture, qu'à chaque fois que je me retrouve face à cette expérience, entendre brutalement le bruit éventuel que peuvent faire ces textes écrits dans le grand silence bruyant de ma tête, j'ai un peu peur. Et c'est un euphémisme.

Je peux vous confier, Monsieur Pintus, que, ce soir-là, je n'ai pas eu peur. Ou simplement que cela s'arrête trop vite.

Les mots, parfois, se doivent de rester silencieux. Un mot mal dit reste mot-dit, si j'ose vanter aussi lamentablement. D'autres, quelquefois, mais il faut bien les choisir, les peser, les respirer, se permettent de passer sous les fourches caudines du « gueuloir » de Flaubert. Je crains toujours que ces textes ne se retrouvent qu'illustrés, victimes d'un respect à l'auteur mal placé, et ne deviennent que de pâles resucées du désir qui les a fait écrire. L'auteur est un chien. Qu'il continue à aboyer du fond de sa niche, c'est bien tout ce qu'on lui demande. Car les mots sont déjà là, imparfaits souvent, fruits plus ou moins blets d'une impulsion soudaine de récit. J'attends toujours qu'ils aient, dans la voix d'un autre, une seconde vie, et qu'ils mûrissent enfin.

Je sais aussi, par expérience, la grande difficulté, voire l'impossibilité, de ce travail particulier. Être sur scène sans être acteur. Ne pas interpréter, mais faire exister. Ne pas conter, parce conter, c'est compter. Ne pas réciter, mais simplement dire. Et capter un auditoire qui, pourtant, n'a rien, devant lui, qui puisse le capter. Sinon une voix. Une présence. On pense souvent que cela n'est pas humainement possible, ce petit rien qui fait qu'on ne joue pas, mais qu'on est. Et cela, sans les artifices et techniques propres, par exemple, au théâtre, où il est déconseillé de fermer les yeux. La mission paraît donc impossible et je suis, par



expérience, toujours enclin à dire, bof, je m'en tape, le texte existe, lui, alors, ses clones, rebof, je m'en bats l'oreille.

Eh bien, ce soir-là, je pouvais fermer les yeux, enfin. Mais je les ai gardés ouverts, on ne sait jamais. Je me suis souvent demandé qui était le gusse qui avait écrit ça. Ce qui est un signe. Et j'ai enfin pu oublier les imperfections qu'un auteur repère, au fil d'un texte ancien, et qu'il regrette d'avoir laissé passer. Enfin, j'ai pu découvrir des histoires, comme si c'était la première fois que je les entendais, séduit et rassuré par l'absence de gesticulations qui accompagnent trop souvent les performances des conteurs et autres récitants impénitents. Votre présence, sombre et digne, Monsieur Pintus, lapidaire et douce à la fois. Être là sans l'être. Faire exister la voix sans la mettre en avant. La confronter à la musique, qui est un souffle, comme si la contrebasse était cette vieille dame, cette grand-mère qui vous racontait, il y a longtemps, des histoires de coin du feu. De ce feu qui vous réchauffe. Et qui vous brûle, aussi. Les textes ne sont ni longs ni courts, ils sont. On s'installe dedans comme sur la banquette d'un train du soir. Et l'on regrette que ça s'arrête aussi vite.

Monsieur Eric Pintus, je vous remercie.

Amitiés.

Jean-Bernard Pouy

